

TIAMAT

Ian De Toffoli

Avec Valéry Plancke

Mise en scène Jean Boillot

Scénographie et costumes Laurence Villerot

Lumières Ivan Mathis

Assistante à la mise en scène Aude-Laurence Biver

Coproduction Théâtre du Centaure, NEST-Théâtre, TalentLAB

Théâtre du Centaure

mars 2018 : 2, 3, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 16, 17, 18



Théâtre du
centaure

nest



THEATRES
DE LA VILLE DE
LUXEMBOURG



LA PIECE

Sur le seuil d'un bar de quartier, il est là. C'est une « apparition ». Ce n'est pas son monde, mais il pousse la porte, bizarrement attiré par son enseigne – un lézard. Il est le dernier client, demande qu'on lui serve encore un verre. Il dit redouter devoir rentrer chez lui, redouter la question quotidienne de sa femme sur le déroulement de sa journée, car il devrait lui répondre que, aujourd'hui, il a conclu un deal inhabituel.

Il évolue dans le milieu très fermé des hommes riches et influents du pays. Il dit être avocat d'affaire, appartenir à un autre monde caché derrière les murs des grands cabinets ou des ports francs. Il dit appartenir à cette classe qui s'enrichit malgré la crise, malgré les restrictions, malgré les guerres, alors que le reste de la population s'appauvrit. Il le sait, mais ce n'est pas son problème.

Le voici donc dans ce bar à l'heure de sa fermeture, tard la nuit, devant le barman et les spectateurs qui le découvrent : élégant, sympathique, arrogant, distant, drôle, vulgaire. Il a soif d'une bière et d'une oreille pour écouter son récit. Il raconte un monde invisible à nos yeux et ce qu'il s'y passe : les affaires, les compromissions, le mensonge, les influences, l'argent sale, les collusions, les intérêts particuliers, la banalité du faste, le sexe au sein de l'entreprise, l'explosion immobilière, le marché de l'art... Un monde qui ne connaît pas de frontières, éthiques, juridiques ou politiques : c'est la mondialisation sauvage. C'est un monde cynique et notre homme y a toute sa place.

Son histoire est une histoire de la Grande Région, territoire où se sont bâtis des empires industriels et bancaires et où s'est pensée l'Europe d'après-guerre. Elle se déroule de nos jours, sur fond de fin de la sidérurgie et de triomphe du capitalisme financier. C'est une histoire de convoitise et de honte. Et comme s'il fallait absolument en comprendre tous les rouages, l'homme la raconte et, dans un déversement inattendu, se raconte en même temps.

Issu d'une petite ville frontalière, comme il y en a des dizaines qui ont vu leurs ressources disparaître, il a trouvé dans la métamorphose de la région une opportunité pour faire fortune. Il doit sa puissance à sa ténacité et à la puissance des plus puissants qui l'emploient. Son travail consiste à aplanir les obstacles qui se présentent à la réalisation des affaires. Mais ça ne suffit plus. Il a forgé de faux papiers d'identification pour une collection d'objets d'art antiques du Moyen-Orient qu'un client vient de se procurer au marché noir et s'apprête à revendre. Parmi ces artefacts, l'homme, celui qui maintenant parle depuis au moins une heure, découvre une petite statuette en terre cuite d'une créature ressemblant à un lézard. C'est une l'une des rares représentations de Tiamat, la déesse-mère mésopotamienne. Un désir irréprensible de posséder cette statuette lui fait oublier les conventions strictes de ce genre de transaction qu'il connaît pourtant si bien. Il ne veut plus être l'intermédiaire des puissants de ce monde : il veut en faire partie.

NOTE DE L'AUTEUR

PORTRAIT DE L'AFFAIRISME A LA LUXEMBOURGEOISE

Tiamat, est un monologue sans aucune indication scénique, constitué d'une seule et longue phrase entrecoupée en segments (comme autant d'unités de souffle), subordonnées digressives et circonstanciées, interpellations et commentaires, logorrhée à la scansion telle un martèlement. Mon intention était d'écrire un texte théâtral dont la force du verbe constitue toute l'action. Un texte également, qui serait toute littérature, avec une phrase comme une véritable coulée, comme un déversement, notamment celui d'un métal qui sert à produire une sculpture.

Tiamat raconte le réveil d'une conscience morale : un avocat d'affaires lorrain – associé dans un cabinet luxembourgeois – rentre dans un bar où il n'a jamais mis les pieds, et, de digression en digression, mais retrouvant toujours le fil de sa narration, il se confie à un étranger, le serveur de ce bistrot désert, juste avant l'heure de fermeture, lui déversant en un flot de paroles que, malgré tous les marchés amoraux qu'il a conclus ces dernières années dans un monde où règne le dictat néolibéral, il vient de forger des documents de ventes pour des objets d'art antiques qui proviennent du marché noir de régions de guerre du Moyen-Orient et qui seront entreposés dans le port franc luxembourgeois, où ils bénéficieront d'un régime de suspension des taxes habituelles et pourront être revendus discrètement, loin des yeux du public.

Ce qu'il m'importait de réaliser, par ce texte, c'était de dresser, par le biais du portrait de cet individu au besoin irrépressible de parler, un portrait de l'affairisme à la luxembourgeoise – avec son laxisme en matières fiscales, son climat de dérégulation économique, son penchant pour les secrets, ses conditions parfaites (et légalement douteuses) pour générer de grandes richesses et attirer une clientèle convoitée, composée d'oligarques, de grands groupes multinationaux, d'entreprises spécialisées – à une ère où ce petit Duché, conscient de sa réputation douteuse, tente de redorer son blason à grands coups de slogans publicitaires et de logos bigarrés. Dans *Tiamat*, je veux montrer l'hypocrisie d'un monde libéral à double face, où le mal et le bien se tiennent. En gros, je raconte une histoire nationale. Il est d'ailleurs surprenant que cette thématique soit si peu explorée dans la littérature luxembourgeoise.

Car parmi les objets antiques de cette collection qu'évoque l'avocat, se trouve la statuette d'un lézard – qui l'obsède immédiatement. Il comprend alors d'où provient ladite collection et que, en forgeant ses documents, il participe plus ou moins directement au financement d'interminables guerres civiles dans des pays lointains. Cependant, il ne parvient pas à se libérer de l'emprise soudaine de la statuette. Il s'agit d'une représentation de la divinité primordiale mésopotamienne Tiamat, obscure déesse des eaux profondes et du chaos. Tiamat a, dans la tradition, la forme d'un monstre, d'un serpent ou d'un dragon. Il n'existe que très peu d'objets représentant cette divinité et j'ai imaginé, pour l'occasion de ce récit, qu'une petite

statuette de cette divinité aurait pu être trouvée dans une des nombreuses fouilles archéologiques organisées et supervisées par les hommes de l'État Islamique, pour qui la revente d'objets d'art antiques est devenue, depuis quelques années, à côté de la vente de pétrole, un business très lucratif. La plupart de ces « antiquités de sang » ainsi déterrées partent, à travers des réseaux de marchés noirs, par la Turquie ou le Liban, pour l'Europe, où on leur crée de faux papiers et documents d'achat et de vente internes (à l'Europe) et finissent dans les collections privées des ultra-riches, après avoir été revendues plusieurs fois, à l'intérieur même des ports francs de Genève ou de Luxembourg, par exemple.

L'obsession de l'avocat pour cette statuette provient – sans qu'il puisse se l'expliquer véritablement – du fait que lui aussi, comme la divinité en question, représente le chaos, la dérégulation, le désordre : il est une instance qui ne se soumet ni aux règles politiques, ni juridiques, ni économiques, ni interrelationnelles, ni même sociales. Il incarne l'homme néolibéral par excellence : un être monstrueux pour qui l'épanouissement personnel (et le profit), aux dépens de tous, est le but ultime à atteindre.

Le désir d'acquérir la statuette, devient, pour l'avocat, un fantasme des puissants : être comme des dieux au-dessus des vivants. Comme si, confusément, au travers de la possession de ce petit lézard, il se dotait de la puissance des civilisations d'autrefois, de la puissance du chaos. Passant de la position d'intermédiaire (celui qui forge les contrats pour mettre en place les deals de ses clients ultra-riches) à celle d'acteur (l'acquisition de la statuette), il transgresse son rôle. Pourtant, cette transaction (qui est une véritable transgression) provoque chez lui la naissance d'un sentiment dont on le pensait exempt, mais qui est pourtant là et le rend impuissant : la honte. Cette honte l'empêche de rentrer chez lui, de peur de faire face aux questions de sa femme. Insidieuse, elle le paralyse, le rendant plus débile qu'un enfant fautif devant sa mère et en panne d'un mensonge. Sa collaboratrice la plus fidèle, au sein de son cabinet, ironiquement nommée Marie et dotée d'une conscience sociale, le quitte, le laissant seul face à la honte, face à sa propre femme aussi, ce qui lui est intolérable. Dans *Tiamat*, les femmes sont les gardiennes de la crédibilité de la morale, pendant que les hommes font les affaires sales. Elles sont comme un miroir, dans lequel les hommes peuvent ou ne peuvent pas se regarder. Sans elles, notre homme d'affaire ne peut plus progresser et s'enrichir.

Car vouloir cette petite statuette, ce n'est plus seulement, pour l'avocat d'affaires, sortir de son rôle, s'élever au-dessus de ses fonctions, c'est cautionner le mal : le terrorisme du Moyen-Orient, en finançant ses trafics. Ainsi, le véritable enjeu de sa présence parmi nous est celui de s'acquitter de cette honte en la transmettant à un autre. Au barman, à nous, au monde occidental tout entier. Il est prêt à payer pour qu'un homme-écran puisse acquérir cette statuette pour lui, ce qui lui permettrait de rester à sa place d'intermédiaire, de pouvoir enfin rentrer chez lui.

Ian De Toffoli

NOTE DE LA MISE EN SCENE

POINTS DE DÉPART

J'ai rencontré Ian De Toffoli en 2010 quand je suis arrivé à la tête du NEST. Par jeu et par provocation, je lui ai demandé quand il pensait écrire le « Guillaume Tell » du Luxembourg, c'est-à-dire une pièce fondatrice et nationale, épique, historique, mythique, avec pleins de personnages... Il m'a répondu d'un éclat de rire échevelé qui a secoué sa bière.

Quelques mois plus tard, je reçois un courriel par Ian adressé : « Voici mon Guillaume Tell ». Je découvre un monologue, ou plutôt un soliloque, avec en guise de héros national, un avocat d'affaire trouble, avec une mallette pleine de contrats et un stylo précieux pour tout arc et flèches ; pas de côte en cuir, mais un complet parfaitement ajusté ; pas d'enfant avec pomme, mais un taulier, récipiendaire muet de la confiance ; comme décor, pas de vallée ni de lacs, mais un troquet qui ferme, avec le rideau de fer à moitié baissé et des chaises sur les tables ...

A la déception devant la modestie de la pièce, a succédé rapidement l'intérêt devant l'indéniable puissance de son économie de moyen. Ian est un garçon farceur. L'humour et la finesse ne lui manquent pas, ni à sa nouvelle pièce. *Tiamat* possède une langue de théâtre vraie, c'est-à-dire pleine de possibles : c'est une grande phrase ponctuée de silences assoiffés, qui explore et révèle la vie de cet homme, un avocat au service de ses clients, maître en contrôle et roueries, qui va basculer dans la tentation et le chaos.

J'ai aimé ce texte qui m'a captivé dès la première lecture. La proposition de Myriam Muller, la directrice du Théâtre du Centaure, de le mettre en scène m'a enchanté. Pour camper l'avocat, nous nous sommes mis d'accord sur Valéry Plancke, acteur lui-même grand-régional, polymorphe et de grand talent.

LANGUE ET ESPACE

Le théâtre de Ian De Toffoli aime la langue. *Tiamat* est un dialogue, le soliloque d'un avocat devant un barman muet. C'est une phrase unique, suspendue de silences du barman. Phrase serpentine qui sinue et digresse pour laisser apparaître les non-dits et l'inconscient de ce personnage tout en maîtrise.

Cette phrase, avec en son sein plusieurs registres, du soutenu au trivial, épouse la pensée bondissante et de plus en plus chaotique de cet homme. Sa syntaxe est complexe, parfois la proposition principale est éloignée de plusieurs pages de la proposition relative, ou bien le sujet du verbe. C'est donc la langue, le mouvement de la phrase qui sera l'action scénique principale.

Le taulier auquel s'adresse l'avocat, c'est le public : nous serons les récipiendaires de son aveu et le partenaire de son troc.

Avec la scénographe Laurence Villerot, Nous avons travaillé sur un mur réaliste, morceau de réalité qui ancre l'acteur dans la situation : c'est la nuit, le bar ferme. Un espace frontal qui délimite l'intérieur et l'extérieur. Une vitrine nous laisse entrapercevoir la rue, un rectangle lumineux au fond de la scène, évoquant à la fois la vitrine du bar ou l'écran de l'imaginaire. Le cadre de scène est comme un seuil séparant l'avocat du taulier. Les lumières d'Ivan Mathis viendront réinventer l'espace au fur et à mesure, par des axes et des couleurs différentes, relais des intensités particulières du récit. L'espace pourra perdre de sa dimension réaliste pour devenir l'espace mental de l'avocat : la lumière comme les aplats de la peinture médiévale présentant un personnage exemplaire de notre temps.

Jean Boillot

